ISABELLE HORLANS

LES SANGUINAIRES

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Les Sanguinaires

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Les Diaboliques d'Urcel, J'ai Lu, 1995
(prix de la Gendarmerie nationale)

Extrait de la publication

Isabelle Horlans

Les Sanguinaires

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

www.denoel.fr

© 2004, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Extrait de la publication

À mon fils Thomas,
À mon père mort trop tôt,
À ma mère adorée.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Il faut frapper deux fois pour faire un traumatisme.

SIGMUND FREUD

Le premier coup, dans le réel, provoque la douleur de la blessure ou l'arrachement du manque. Et le deuxième, dans la représentation du réel, fait naître la souffrance d'avoir été humilié, abandonné.

BORIS CYRULNIK

Extrait de la publication

Prologue

Jeanne a bien pris ses médicaments. Les médecins sont contents. Sur son lit entre les barreaux gris métallisé, elle est assise au milieu d'un fatras. Elle fait des petits tas. Ici des bouts de papiers griffonnés, là des cartes de visite qui portent encore les traces des trous d'épingle du fleuriste. Si Jeanne les a conservés, c'est parce qu'ils la renvoient aux jours heureux : « avec tout mon amour », « fidèlement », « tendrement ». Parfois, elle pose le nez dessus et respire très fort, mais l'odeur du parfum anglais a disparu. Il s'en est allé avec le temps qui passe. Justement : sur un bloc-notes minuscule, elle prend soin de tenir une scrupuleuse comptabilité du passé.

Dix-huit mois, soixante-dix-huit semaines, cinq cent quarante-sept jours et demi, treize mille cent quarante heures. Voilà pour l'amour. Suit le bilan détaillé de la gestion du passif : sous les dates, elle a tiré des traits verticaux comme l'enfant qui apprend à compter. Bâtons rouges pour les jours d'amour à sens unique, bâtons noirs pour les jours de haine. Le rouge domine, c'est bien ça le malheur. Jeanne souffre d'une maladie que le temps gué-

Extrait de la publication

rit, paraît-il... Notez qu'il en va ainsi de la plupart des maladies.

Quand un médecin passe la voir et la surprend ainsi, dans la position du yogi méditant sur l'ordre temporel, il fronce les sourcils et s'assoit. Il fixe les bâtons des yeux et consulte le dateur de sa montre, pour être sûr qu'on est lundi, et qu'à lundi Jeanne a déjà tracé un trait vertical. En fonction de la couleur, il tente de libérer la parole, la guidant vers l'extase ou les tourments. Ensuite, Jeanne prend son registre, passe au chapitre des avoirs : les 12 et les 19. Là, elle pénètre le champ des certitudes.

Les 12 et les 19 constituent des preuves. Sur le bloc-notes, Jeanne a reconstitué la trame de sa destinée d'une écriture appliquée. 19 janvier : premier déjeuner avec Sylvain. Coup de foudre. 12 juin : départ de Sylvain, sans explication. 19 juillet : Sylvain plus amoureux que jamais. 12 février : rencontre entre un spermatozoïde et un ovule. 19 août : abandon. 19 octobre : naissance de Nicolas, avec vingt-quatre jours d'avance. 19 décembre : invitation à dîner. Rien de plus. 19 janvier : débâcle professionnelle. 12 juin : appel de Sylvain pendant cinquante-six minutes. Nouvel élan. Nouvelles promesses.

Le médecin a écouté sans l'interrompre le récit de ces coïncidences remarquables. La patiente insiste sur la symbolique : un amour à ce point marqué par la datation peut-il mourir ? Sa construction solide dans la temporalité ne signifie-t-elle pas, au contraire, qu'il est figé dans l'éternité ? Le docteur dodeline de la tête. Il l'écoute et estime sans doute que sa tête, à elle, va mal. Certes. Mais Jeanne prend ses pilules en bonne fille qu'elle est, au fond. Même

si la haine pourrit ses entrailles et qu'il lui arrive de crier sa souffrance, à cause de la torsion des sentiments : envie et dégoût, attirance et répulsion, désir d'aimer et volonté de nuire, pulsion meurtrière, survivance, morbidité. C'est un lourd fardeau. Pourtant, Jeanne fut autrefois légère comme une brindille, gaie comme un pinson, que dit-on encore ? Sentimentale comme une midinette. Naïve comme une oie blanche. Bonne comme le pain. C'était avant la mort lente. Ce n'est pas l'amour qui meurt, mais Jeanne.

Monsieur Chen

Jeanne se sentait d'humeur joyeuse. Elle marchait d'un bon pas sous les immeubles du quai de Grenelle. L'endroit lui avait toujours semblé lugubre, formant un palier entre les immenses tours et les parkings souterrains. Seize ans auparavant, une consœur de RFI l'avait hébergée dans son appartement haut perché; deux jours plus tard, succombant au vertige, Jeanne avait fui. Elle se souvenait de la claustrophobie qui l'avait saisie à cause des fenêtres bloquées, pour empêcher les suicides comme à l'hôpital. Mais ce vendredi 19 janvier 2001, la rue du Théâtre, entre coupe-gorge et dédale d'une forteresse urbaine, ne lui causait aucun stress. Elle allait à la rencontre de ses deux directeurs qui l'avaient conviée à fêter sa promotion. Neuf jours auparavant, elle avait été nommée rédactrice en chef.

Jeanne consulta sa montre : son bébé avait trois mois depuis une heure et cinq minutes. Partie en congé de maternité en septembre, elle allait réintégrer la rédaction. Depuis dix-neuf ans, le journalisme était le moteur absolu de sa vie, une mécanique parfaitement huilée. Désormais, il faudrait harmoniser deux contradictions : consacrer du

Extrait de la publication

temps à son travail et profiter de son fils. Ses deux chefs l'aideraient. Jeanne respectait ce tandem improbable; mieux, elle l'aimait. Ils l'avaient choisie et elle s'était accrochée pour former un trio, aussi naturellement que le nouvel instrumentiste s'intègre à l'orchestre. C'était bien. Soixantaine élégante, Pierre Montaigne était un journaliste cultivé, doté d'un humour britannique, un mélange d'à-propos et de froide ironie. En dépit d'un tranchant qui pouvait déstabiliser, des gestes d'humanité trahissaient sa bienveillance. Il préférait la dissimuler, voilà tout. Son éducation lui avait enseigné la froideur pour se protéger des sentiments.

Il était bien né; en témoignaient ses manières, sa mise, ses souliers cirés. Il collectionnait les montres, les CD de jazz et les voitures. Son parcours linéaire attestait d'un professionnalisme exempt de compromissions. Jeanne vénérait son supérieur, comme elle ancien chroniqueur judiciaire. Vingt ans les séparaient : il lui contait Floriot, Badinter, et elle savourait ses récits extraordinaires.

Son second patron écoutait aussi du jazz mais préférait la moto. Il se moquait de son apparence, et elle était trompeuse. Patrick Tomis affichait une rondeur d'ours bien léché, ses élans spontanés et la douceur de ses gestes rassuraient. Son rire enfantin, ses accès de naïveté et même son côté ronchon en faisaient un tendre compagnon de travail. À le côtoyer quotidiennement, on devinait pourtant ses tourments, ses questionnements et failles. Séquelles de blessures anciennes qu'il croyait cicatrisées, lorsqu'un détail était capable de rouvrir les plaies. Parmi ses fai-

Extrait de la publication

blesses, une lâcheté involontaire due à la peur de perdre les privilèges inespérés que le hasard lui avait accordés.

Jeanne ne les avait pas vus depuis le mois de juillet. Ils étaient partis en vacances, la laissant diriger la rédaction. Les épreuves personnelles et la fatigue d'une grossesse n'avaient pas favorisé sa tâche mais elle s'en était bien tirée, y compris quand le Concorde s'était écrasé près de Roissy. Ses collègues s'étaient révélés efficaces et compréhensifs.

Pierre et Patrick attendaient Jeanne chez M. Chen, chinois étoilé de Paris, un petit coin d'Asie abritant meubles laqués et boiseries. Un maître d'hôtel prit son manteau et le déposa sur un cintre. Dans les poches, Jeanne laissa ses mouchoirs. Elle allait amèrement le regretter. C'est fou ce qu'un détail peut induire d'embarras et de ridicule.

Au fond de la salle, ils étaient déjà attablés. Immédiatement, elle remarqua leur componction, leur pâleur surtout. Ondoyant entre les chaises, elle s'étonna qu'aucun ne réponde à son sourire. Pierre Montaigne se leva, lui tendit la main, un effort qu'elle nota : son directeur avait la phobie des microbes, il redoutait le contact. Tomis se dressa et présenta ses joues en prenant soin d'éviter son regard. Saisie d'une appréhension, elle s'installa autour de la table ronde.

— Vous n'avez pas l'air en forme... ?

— Si, si, s'empressa de répondre Patrick, un peu de fatigue...

Jeanne comprenait. Son absence se faisait sentir et par surcroît, un journaliste connaissait des démêlés judiciaires. Un magistrat à court de renseignements voulait remonter

Extrait de la publication

à la source de son enquête, quitte à le mettre en examen ; dérive de plus en plus courante que dénonçait la corporation. Jeanne s'enquit de la situation. Pierre répondit brièvement, de ce ton détaché qu'emploie l'interlocuteur préoccupé par des sujets plus graves. À l'évidence, mieux valait se concentrer sur la carte. Jeanne opta pour un canard pékinois en trois services, une spécialité maison.

— Vous ne prenez pas d'entrée ? s'inquiéta Pierre qui toujours la vouvoyait.

Cette sollicitude superflue, en ouverture de rideau, l'avait profondément marquée : à ce stade des réjouissances, ses chefs savaient déjà parfaitement qu'elle n'achèverait pas son repas. Ignorant qu'une avalanche l'engloutirait avant l'arrivée du canard rôti, elle commanda des raviolis. Le Chinois prit les ordres et tourna les talons. Jeanne déplia sa serviette blanche et jeta, à la dérobée, un regard à ses voisins. Un truc clochait.

Ils meublaient la conversation. Jeanne songeait aux pieds de Patrick. Ils devaient se toucher comme chez ces ados mal dégrossis qui grandissent trop vite. Jeanne, qui avait tant souffert de sa croissance fulgurante, se souvenait de ses bras ballants et de son dos rond, de ses pieds qu'elle ramassait sous sa chaise. Notamment le jour de sa communion solennelle : affublée d'une aube trop courte, elle avait vainement tenté de dissimuler ses chaussettes dont les garçons se moquaient. Ils l'appelaient « la mariée » et ses parents, pour la réconforter, lui promettaient que, plus tard, elle serait fière d'être grande.

Ce jour-là, Patrick Tomis devait avoir les pieds en dedans. Elle décida de soulager ses chefs.

Extrait de la publication

— Vous avez quelque chose de désagréable à m'annoncer ?

Question lancée sans conviction : récemment promue, Jeanne se sentait à l'abri de tout ou presque. Patrick se jeta à l'eau comme ce soir de réveillon d'an 2000, quand une jeune femme dérivait sur la Marne et qu'il l'avait sauvée. Il avait été le héros de la nuit.

— Voilà, Jeanne, c'est dur à dire... Ce matin, Pierre et moi avons été convoqués par Jean-Paul Garnier. Il a réclamé ta démission.

Toute sa vie, Jeanne se souviendrait de la tête qu'elle fit, sans pourtant l'avoir vue. Des effets que produisit la sentence lâchée sans ménagement. Rictus, avec tremblements des zygomatiques, contractions spasmodiques des orbiculaires, nictations des paupières, grincements des dents, rides de crispation, vibrations temporales, roulements de tambour sur l'encéphale. Puis enfin, vint un léger sourire dicté par l'incongruité de la scène et la brutalité de la révélation. Une espèce de ricanement qui, telle une crise de fou rire au crématorium, tombe comme un cheveu sur la soupe mais libère l'adrénaline, hormone d'urgence en cas d'agression. Elle se rappelle aussi sa réplique, d'une stupéfiante pertinence :

— C'est une blague ?

Patrick s'engagea alors sur la voie d'un argumentaire ubuesque.

— Jean-Paul veut ta démission à cause du père de ton fils. Tu comprends, un flic, c'est embêtant, d'autant que tu as bossé avec des Corses, des nationalistes. Jean-Paul pense que ça peut être dangereux pour l'entreprise, que les

Extrait de la publication

Corses poseront une bombe s'ils apprennent que ton fils a un père commissaire. Et tu ne pourras plus faire ton travail si un jour on doit parler de la police... Tu saisis ?

Non, elle ne saisissait pas. Le président Garnier exigeait son départ immédiat pour empêcher d'hypothétiques vengeurs encagoulés de faire sauter sa télévision et ses satellites. La céphalée s'annonçait.

— En plus, reprit Patrick, les Renseignements généraux sont au courant, ils menacent de faire paraître un article sur ton histoire. Un hebdo serait sur le coup !

Jeanne rassembla les données, tentant de rationaliser : elle allait perdre sa place à cause du père supposé de son fils non reconnu, son petit mis au monde en solitaire. Elle imaginait assez mal l'histoire dans les journaux, l'intérêt commercial était dérisoire comparé au risque d'un procès pour atteinte à la vie privée, gagné d'avance. Jeanne n'était pas une star, ses amours n'intéresseraient personne, ni à Paris, ni en Corrèze. Le branle-bas de combat était stupide.

Pierre Montaigne, jusqu'alors muet, mit un terme à la réflexion de Jeanne.

— Rassurez-vous, Garnier veillera sur votre avenir, il sera généreux. Pas de soucis financiers. L'important, pour tous, est d'échapper au scandale. Patrick et moi avons été chargés de la sale besogne et nous en sommes désolés.

Leurs visages s'étaient figés dans une attitude misérable, un masque impénétrable creusait leurs traits. Jeanne observa un silence recueilli, se raccrochant à Bernanos : « On n'échappe pas au ridicule par une affectation de gravité. » Le piment accompagnant les raviolis lui monta au nez.

ISABELLE
HORLANS

LES SANGUINAIRES

Jeanne est journaliste de télévision. Elle a couvert des guerres, des tremblements de terre, des faits divers. Les horreurs l'ont blindée. Jeanne est un roc, un petit soldat de l'information qui se croit invincible. Jusqu'à ce jour de janvier 2001 où, défaite, elle se recroqueville sur le quai de Grenelle, face à la Seine, prête à plonger. Jeanne vient d'apprendre qu'elle est démise de ses fonctions. Son crime ? Tomber amoureuse de Sylvain Verdier, un commissaire de police de haut rang qui traque les nationalistes corses. Jeanne vacille. Elle comprend bientôt qu'elle est au centre d'une diabolique manipulation, d'une guerre où s'affrontent les polices, les médias et le pouvoir.

Isabelle Horlans a été journaliste en presse écrite et rédactrice en chef d'une chaîne de télévision. Elle a publié un récit, *Les Diaboliques d'Urcel* (J'ai Lu, 1995).

Jeanne sombre jour après jour dans le gouffre que creusent les Renseignements généraux, la police judiciaire, les journalistes, les faux amis, la haine et la dépression. Une meute bigarrée cherche à la dépecer. C'est à Sartène, parmi ses amis corses, qu'elle va puiser la force de réagir. Car pour lutter, il faut comprendre, démêler l'écheveau du complot. Quitte à découvrir que Sylvain Verdier, le père de son enfant, est peut-être le chef de meute...

Roman d'une femme blessée porté par une écriture à vif, *Les Sanguinaires* est aussi un thriller qui plonge au cœur trouble du monde politico-judiciaire français.

Illustration :
© Éric Scala, 2004

DENOËL

B 25563.3 U 04.04
ISBN 2.207.25563.8
19 €

9 782207 255636

Extrait de la publication